

Faut-il que rien ne change pour que tout puisse changer ?

Résumé

Philosophie. Parmi les autres calamités que sont le changement climatique, la réduction de la biodiversité et la montée des pollutions, la pandémie est la plus récente des manifestations du dysfonctionnement général de la biosphère.

La Renaissance a porté l'essor des sciences et de leurs applications, les découvertes des ressources du globe et le développement conjoint d'un capitalisme commercial.

Ce nouvel humanisme s'est montré suprématiste face à la « nature » : l'homme s'est extrait de son environnement. Cette philosophie (disjonctive) se retrouve plus que jamais au cœur de la problématique contemporaine. Les sociétés vont désormais devoir évoluer à des rythmes s'accéléralant.

Aujourd'hui, les réacteurs intersubjectifs, facteurs d'instabilité, montent en puissance, rendant encore plus imprévisible le proche avenir.

Écologie. Les application scientifiques et techniques consécutives ont transformé le nouveau capitalisme commercial en capitalisme industriel, lequel s'est nourri d'abord d'énergies renouvelables comme celles du vent, de l'eau et de la combustion du bois.

Puis, au 19^e siècle, avec l'extraction de charbon, débute une longue série de conséquences écologiques dont la gravité s'accélère encore plus lorsque le pétrole vient s'y ajouter.

Au 20^e siècle et au début du 21^e, l'extractivisme s'étend aux minéraux, dans un mouvement vain de recours à de nouvelles énergies renouvelables. La démographie et l'économie s'étant renforcées mutuellement, les dégâts causés n'ont fait que croître, dont beaucoup sont devenus irréparables.

Économie. Les tentatives de mise hors sol des économies ne donnent pas de résultats. Les constats et recommandations des scientifiques sont très insuffisamment pris en compte.

A moins de vouloir ou pouvoir organiser la décroissance inéluctable liée à la raréfaction des énergies, l'humanité devra la subir. Il faudra désinvestir, bon gré mal gré, changer nos valeurs et nos modes de vie.

Telles sont les conditions qui conduiront à sortir de l'impasse et prendre le contrôle de l'évolution du changement climatique, de la perte de biodiversité, des effets des multi-pollutions et... des risques de nouvelles pandémies.

Faut-il que rien ne change pour que tout puisse changer¹ (1)?

La solution du problème que tu vois dans la vie, c'est une manière de vivre qui fasse disparaître le problème.
Ludwig Wittgenstein.

0. Introduction

Quel est notre avenir politique, social, économique, consécutif à cette pandémie ? Quel sens lui donner ? Le temps passant, sera-t-elle classée avec celles qui l'ont précédée, dans le livre de l'histoire de la santé, écrasée, sédimentée, oubliée avec ces dernières sous le poids du temps. Si cela était le cas, il restera toujours intéressant, pour les spécialistes, de la catégoriser, d'en faire un exemple, d'en extraire les caractéristiques à des fins d'enseignement médical.

Si en revanche cette pandémie devait se distinguer de ses prédécesseurs par de nouvelles propriétés, ce qui paraît être le cas, il faut alors en étudier les origines, puis la portée. Sa globalité et sa simultanéité suffisent-elles alors à la qualifier d'exceptionnelle ?

Dans l'histoire de l'humanité, se sont produits des événements majeurs de par leurs sources lointaines et profondes et de par les chemins qu'ils ont tracés. C'est le cas de la Renaissance, laquelle n'a pas encore produit tous ses effets.

Cette Renaissance, portée par l'essor des sciences, a engendré un capitalisme commercial basé sur la découverte et l'exploitation des richesses du monde (mi-16^e siècle à mi-18^e siècle).

Avec l'utilisation du charbon fossile comme source d'énergie pour alimenter des machines, ce capitalisme s'est transformé en capitalisme industriel.

C'est alors que le temps de l'écologie a commencé, avec ses conséquences irréversibles qui vont en s'accroissant, principalement le changement climatique, la pollution, la perte de biodiversité, et tout dernièrement la COVID-19.

Nous sommes passés d'événements voulus à des événements non souhaités, subis, eux-mêmes porteurs d'effets non désirés. L'homme est en train de perdre la maîtrise de son devenir.

L'intérêt suscité par cet événement-conséquence qu'est la COVID-19, parmi ses multiples dimensions sanitaires, psychologiques, sociales, politiques, financières, culturelles, c'est aussi sa dimension écologique primordiale.

Après une mise en perspective de ses origines, c'est le changement que cet événement pourrait à son tour induire qui sera questionné.

Dans une première partie nous présenterons quelques aspects du présent, observations, comportements, décisions. Dans une deuxième partie, nous remonterons jusqu'aux origines et causes et dans un troisième, nous évoquerons les déterminants des Temps à venir. Dans la conclusion nous reviendrons sur la problématique actuelle dans laquelle s'insèrent les effets irréversibles décrits. C'est la problématique du changement qui se trouvera ainsi posée.

1 Titre inspiré par Jean-François Kahn, *Tout change, parce que rien ne change* – Introduction à une théorie de l'évolution sociale, Fayard, 1994. Dans cet ouvrage, Jean-François Kahn propose les concepts d'invariants sociaux, tels que esclavagisme, tribalisme, racisme, féodalisme, capitalisme et aspiration au socialisme, pour expliquer des changements de formes sociales sans lesquelles les structures de fond ne pourraient se maintenir. La réciproque ironique de sa formule « Tout change, parce que rien ne change » serait qu'une fixation de la forme conduite à un véritable changement du fond.

Les livres propos qui suivent reposent sur des informations recueillies contradictoirement dans les domaines concernés (aussi variés que sont l'écologie, les ressources énergétiques, la technologie, l'économie).

1. La pandémie au présent

La Pandémie est-elle une épidémie comme les autres ?

La première de ses caractéristiques paraît évidente. Son vecteur de transmission, c'est l'avion. Tandis qu'il a fallu 3 années à la Grande Peste pour envahir l'Europe, en provenance du Moyen Orient, il suffit de la durée d'un vol pour qu'elle se transmette aujourd'hui. Si bien que ses effets ne sont plus ceux d'une vague touchant successivement des régions, mais des effets synchrones sur la globalité de la planète.

L'un des caractères généraux des épidémies est qu'elles se produisent lorsque les modes de vie changent (intensité touristique et des échanges), lorsque les densités de populations augmentent, ce qui rend vulnérables les sociétés.

Un autre aspect de cette pandémie est son retentissement dans les populations, lié probablement aux modes actuels d'information, et qui nous apparaît cependant bien mystérieux. Voici ce qu'en dit le député Olivier Becht² (2), ancien maire de Rixheim,

« d'autres épidémies, ressemblant fortement au Coronavirus ont frappé le monde en 1957 et en 1969.

En 1957, le monde connaît une pandémie nommée « grippe asiatique » qui fera 100 000 morts rien qu'en France et plus de 2 millions de morts dans le monde. En 1969, à nouveau venue d'Asie, la « grippe de Hong Kong » frappe le monde. Elle va faire 31 000 morts en France et 1 million de morts dans le monde... Et étrangement, on a oublié.

... en 50 ans, les progrès techniques ont profondément modifié notre société. En 1969 encore la mort de millions d'individus semblait une fatalité alors qu'aujourd'hui elle nous paraît juste inacceptable. Nous attendons de la science qu'elle puisse nous protéger de toutes ces maladies, les vaincre voire peut être un jour vaincre la mort elle-même.

Lorsqu'on compare les taux de mortalité entre celles-ci et celle-là, on peut constater que ces taux ne sont pas prépondérants, ni dans la perception qu'en ont les populations, ni dans les réponses gouvernementales.

Il est parfois même suggéré que ces réponses gouvernementales participeraient pour l'occasion au contrôle des populations. Tout comme les taux de mortalité infantile peuvent refléter le niveau de civilisation d'un pays, le taux de mortalité effectif du coronavirus refléterait celui du contrôle socio-politique d'un état. Ici, s'ouvre un immense champ de recherche.

Par ailleurs et si dans le détail l'on n'en connaît pas la véritable origine (marché aux animaux, laboratoire P4 ou P2), ni quand elle a débuté (des archives médicales font remonter des premiers cas en Chine et en France au milieu du mois d'octobre 2019), il est certain que son déclenchement provient d'une plus grande fréquence de contact et d'une plus grande proximité entre l'homme et le monde sauvage. Ceci augure d'une probabilité croissante d'émergence d'autres maladies de ce type.

2 Olivier Becht, député du Haut-Rhin, Coronavirus : que nous enseigne l'histoire ? 30 mars 2020.
www.olivierbecht.com.

La biodiversité en danger. La perte de biodiversité est due à 5 facteurs : des habitats dégradés ou détruits (pollution diverses, artificialisation et fragmentation des espaces), le réchauffement climatique, la disponibilité ou non d'aliments, la surexploitation des ressources biologiques (ex : surpêche), les espèces invasives. D'après un livre blanc élaboré en commun par 14 ONG, « Pour que vive la nature » publié en 2020 :

« La responsabilité des humains est totale car ce sont bien leurs pratiques, fortement impactantes pour la biodiversité et souvent illégales, qui favorisent la transmission d'agents pathogènes de la faune sauvage aux humains. En altérant gravement les fonctionnalités des écosystèmes et leurs capacités de résilience, les humains les empêchent notamment de jouer leur rôle de régulateur des agents pathogènes et de leur diffusion.

Cette crise sanitaire révèle donc une crise bien plus globale, systémique, qui remet en cause les modes d'exister humains actuels fondés sur une hyper consommation de biens et d'énergies, des circulations massives et irraisonnées de biens et de personnes, la persistance d'inégalités ainsi que la destruction continue et généralisée des biens communs et de l'écosphère aux profits d'intérêts privés de court terme. »

Est-ce par méconnaissance de ses caractéristiques, par une meilleure information du public, par une crainte des conséquences sur des économies de plus en plus vulnérables que cette pandémie a pris une telle importance ? Ces changements de regard seront-ils un jour compris ?

Trois façons typiques de se défendre. A défaut d'anticipation et de stratégies préventives, les défenses se sont organisées. La défense coréenne, caractéristique, s'est appuyée sur les technologies de l'information (traçage), forte des expériences des précédents de 2003 et 2012.

Comme deuxième façon de se défendre, prenons l'exemple du Rwanda, ce pays où les médicaments sont livrés par drone. Les rwandais ont vécu dans leur chair des épidémies et des génocides. A l'annonce du risque de contagion épidémique et selon les recommandations de leur gouvernement, ils ont mis immédiatement en pratique des « gestes barrière », sans contestation aucune. A mi-mai, le nombre de décès dû au coronavirus était égal à zéro³ (3).

Comme troisième façon typique de se défendre, s'est construite la réponse occidentale : atermoiements, manque de coordination, de moyens prévisionnels, incrédulité, réactions suprématistes (le « nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts » anglais ou bien nous inventerons un vaccin dans des délais jamais encore atteints, tels que nous ferons l'admiration du monde). Résultat : Europe et USA sont en tête des scores de la mortalité.

Nous avons été loin d'appliquer un principe de précaution, pourtant inscrit dans la constitution.

Il y a fort à craindre que malgré le manque de recul que nous en avons, cette épidémie ne soit pas comme les autres. Elle a fait faire un saut supplémentaire de complexité dans le domaine de l'écologie générale.

Tout comme la pandémie nous mène directement à l'écologie, cette dernière ne peut légitimement nous mener qu'à la philosophie.

A défaut d'un recul temporel, nous nous contenterons d'un recul logique pour essayer de comprendre les réponses apportées à la situation actuelle.

En premier lieu, la théorie de la spécularité nous paraît très féconde.

La Spécularité, miroir de l'interaction sociale

3 Source : France Culture, 15 mai 2020. La grande table culture, Scholastique Mukasonga : "Nous allons vaincre le coronavirus, parce que la peur nous a appris à résister". Kibogo est monté au ciel, Gallimard, 2020.

Prenons un exemple. A l'occasion d'un scrutin, je détermine mon vote en fonction de ce que je pense que les autres vont faire, soit pour renforcer une tendance générale, soit pour la contrer, soit encore pour l'orienter vers une autre alternative. Et les autres électeurs feront de même. Il en résulte une réponse collective dont l'interprétation n'est pas toujours facile. Lors de l'élection de Reagan⁴ (4), le résultat était si serré que l'écart réel était inférieur à un écart type. Les politologues en conclurent que les électeurs avaient voulu signifier collectivement leur rejet des deux termes de l'alternative qui leur avait été proposée.

Autre exemple. A la bourse, je spéculé discrètement en fonction de ce que je crois que les autres vont faire. Il en résulte des tendances haussières ou baissières qui peuvent conduire à des bulles puis à des kraks.

L'interaction sociale est spéculaire, y compris dans les autres domaines que ceux cités. Elle permet de comprendre par exemple pourquoi pendant les 50 dernières années l'écologie n'a pas compté et pourquoi brusquement elle devient centrale. Et il suffit d'un élément déclencheur, d'une information, d'une perception, pour que le collectif se constitue, se cristallise.

Une théorie qui rendrait compte des grands mouvements sociaux mais serait impuissante à expliquer les périodes de stagnation relative serait incomplète, et réciproquement. La théorie développée par Jean-Louis Vullierme en 1989 repose sur la liberté individuelle de la personne, dépositaire de la socialité. Elle refuse les déterminismes historiques. Aussi, elle permet de garder l'espoir que des actions collectives pertinentes soient un jour décidées malgré le poids énorme des déterminants écologiques qui nous conduisent au présent à la seule adaptation passive.

La théorie de Jean-Louis Vullierme s'appuie sur les métaphysiques de Heidegger et de Wittgenstein⁵ (5). En ce qui concerne son application à l'écologie, on en trouvera un excellent résumé dans la postface d'Yves Cochet du livre de Pablo Servigne⁶ (6).

Encore un exemple. Dans la postface précitée, Yves Cochet, ironiquement, propose une explication de l'immobilisme des dirigeants politiques :

La propagation des croyances en l'imminence de l'effondrement ne peut être que lente au sein d'un monde politique obsédé par la rivalité. A tel point que même si tous les dirigeants du monde, comme sous l'effet d'une révélation, étaient soudain habités par cette appréciation d'un effondrement proche, ils commenceraient par se demander si leurs amis et rivaux politiques partagent ou non cette croyance (p. 265).

Les directives gouvernementales et la peur ont largement contribué à l'acceptation du confinement, mais pourquoi a-t-il été accepté aussi facilement ?

C'est parce que chacun était prêt à le respecter, à condition que les autres en fassent autant. Pourquoi le personnel médical s'est-il mobilisé ? C'est parce que chaque médecin, chaque infirmier, était prêt à se dévouer encore plus qu'à son habitude, à condition qu'il ne soit pas le seul, que les autres en fassent autant, et les autres en ont fait autant.

S'appliquant à la pandémie, l'interaction spéculaire a fonctionné aussi bien à Taïwan qu'en Corée, qu'au Rwanda ou encore en France. Et il faut s'en réjouir. C'est un exemple en vraie grandeur, à

4 Evelyne Andreewsky, AFSCET, Moulin d'Andé, juin 2004, gouvernance individuelle et collective : le point de vue systémique.

5 Jean-Louis Vullierme, Le concept de système politique, puf, 1989.

6 Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes, Seuil, 2015.

très grande échelle et sur une courte période de temps, qui montre que les historicismes quels qu'ils soient, basés sur des déterminismes sociologiques, économiques, politiques, doivent figurer dans la classe des idéologies. La très grande variété des réponses nationales le montre. Non seulement la liberté est un attribut individuel, mais une collectivité est capable de liberté lorsqu'elle en sent le moment venu⁷ (7).

Parce qu'un groupe social peut rapidement changer de pas, il y a place pour un optimisme modéré qui n'est pas seulement de principe. Dans l'interaction sociale, la nécessité l'emporte sur le déterminisme⁸ (8), et chacun continuera toujours librement de faire ses choix en tenant compte de ce qu'il s'attend à ce que les autres fassent. C'est l'individu qui porte la socialité, sur fond de champ pratico-inerte (institutions, objets en général, matière ouvrée, archives, etc.).

A l'heure du déconfinement, il n'en est pas de même, chaque cas redevient un cas particulier. Les intérêts divergent, l'unanimité est impossible, c'est le retour à l'individualisation de masse, à la sérialité.

Le devoir civique a changé de camp, mais pourquoi ce changement est-il aussi brusque ? C'est parce que chacun pense que les autres ne respecteront pas ou peu les consignes, que chacun est amené à se relâcher. A quoi bon soutenir un effort si les autres ne font pas de même ?

En second lieu, la théorie de la dissonance cognitive, comme autre schéma d'interprétation, nous permet de passer du collectif à l'individuel.

Dissonance cognitive

Depuis Aristote, on aime bien catégoriser les choses. La théorie de la dissonance cognitive peut nous aider à comprendre comment le confinement a pu être vécu de façons opposées.

Tout dépend dans ce confinement, ou dans toute autre situation, de la façon dont on comprend et dont on accepte les règles qui nous sont imposées. La théorie de la dissonance cognitive établie par Festinger dans les années 1950, bien connue des psychologues, et qui a fait depuis son origine l'objet de nombreux développements, peut nous permettre de catégoriser les façons dont tout un chacun a réagi. Jean de la Fontaine en avait bien observé le mécanisme. Il suffit de relire sa fable « Le Renard et les raisins », dans laquelle le renard, ne pouvant atteindre parce que trop hauts de beaux raisins bien mûrs, finit par déclarer qu'ils étaient bien trop verts pour lui.

Dans un premier cas, la personne acceptera sa nouvelle situation, essaiera de s'y adapter, de la prendre en compte et si elle n'y parvient pas complètement, elle vivra dans la contradiction entre la réalité et ses aspirations, dans la disharmonie, en attendant des jours meilleurs. En tout cas, la non-acceptation ne se transformera pas en déni de réalité.

Cette position authentique a permis à beaucoup de remettre à plat leur projet de vie, leurs relations, de renforcer ou même de disjoindre leur couple.

A l'opposé, la personne s'enfermera dans une sorte de déni de réalité, celle-ci entrant en conflit avec ses valeurs. La recherche d'harmonie la conduira à considérer la nouvelle situation comme absurde, ou comme injuste, ou comme inutile. Amertume, sentiment d'échec, de distanciation avec la société en sont les corollaires.

7 Sartre avait bien observé et décrit ces moments historiques où la liberté collective s'exerce, mais il n'avait pas explicitement comme l'a fait ensuite Vullierme, parlé de représentations croisées. Critique de la raison dialectique, tome I, théorie des ensembles pratiques, Gallimard nrf, 1960.

8 Critique de la Raison dialectique... opus cité. Selon Sartre, il y a « équivalence entre liberté comme nécessité, et nécessité comme liberté » p. 381.

Quelles que soient les difficultés réelles rencontrées, quelles que soient les situations, avec le temps, cette période sera bien ou mal vécue, selon le positionnement de chacun. Bien vécue authentiquement, mal vécue dans la mauvaise foi et le ressentiment.

A la manière de Gilles Deleuze, en recherche de consistance

A propos de philosophie⁹ (9), Gilles Deleuze proposait dans sa recherche de *consistance*, un *plan d'immanence* comme référent primordial auquel les concepts pouvaient s'attacher. Sans le plagier, on peut dire que lors du confinement, nous tous avons été mis sur un même plan, un *plan sanitaire*. Rien n'a compté en dehors de ce plan, pas même l'économie, tout hormis la lutte contre la pandémie devait rester secondaire. Même les besoins sanitaires courants hors pandémie ont été placés au second plan.

Avec le déconfinement, on a changé de plan. Du jour au lendemain et à zéro heure le lundi 11 mai 2020, notre plan de référence sanitaire s'est transformé brusquement en *plan économique*. Il ne pouvait en être autrement. Alors les besoins sanitaires sont gérés au mieux, mais ils restent néanmoins relatifs.

Deux plans, en même temps, ne peuvent servir de référence. Il n'y a de place que pour un seul. Quoiqu'il puisse advenir, l'événement du basculement restera historique, plus aucun retour en arrière n'est possible, les paradigmes s'excluant les uns les autres¹⁰ (10). Lorsqu'ils se mêlent, ils mènent au chaos, au désordre culturel et organisationnel, à la confusion.

Le plan économique en question

Retour au plan de référence économique. Extrapolons. L'économie retrouve ses droits, ses droits entiers. Certes avec des contraintes (sanitaires), mais chacun a bien compris, dans sa chair, que l'activité, le « besoin de persévérer dans son être » spinoziste – le conatus – était humainement fondamental, nous mouvoir fait partie de notre condition. Nous voilà donc repartis à créer, à développer, à rattraper un temps opérationnel perdu, même si le *plan de référence économique* qui s'est fragilisé est devenu difficile à protéger. La pandémie nous aura appris, ici ou là, à faire la différence entre essentiel et superflu. Alors, nous allons vaquer, souvent de mauvaise foi, à faire revivre, à reconstituer un monde désormais dépassé référentiellement, paradigmatiquement. Notre plan de référence économique va devenir plus préoccupant au fur et à mesure que des tensions augmenteront en son sein. Sa crédibilité est touchée, mais c'est un plan encore bien solide.

C'est lui qui depuis des décennies a structuré notre développement. C'est lui aussi qui nous a fait prendre des avions vecteurs de pathologies. Attracteur polarisant, le plan économique devenu trop pesant occupe tout l'espace mental.

Le sentiment d'une dissonance. Cependant, nous ressentirons de plus en plus la contradiction entre cette pression, cet itinéraire balisé pour nos actions et un mal-être encore indéfinissable, mais lequel ?

Le besoin vital de travailler et le goût au travail ont de plus en plus de difficulté à s'harmoniser.

Déjà, dans les entreprises, et avant même la pandémie, ces contradictions se sont exprimées sous forme de syndrome d'épuisement professionnel, de burn-out.

9 Gilles Deleuze et Félix Guattari, Qu'est-ce que la philosophie ? Les éditions de minuit, 1991/2005.

10 Thomas Samuel Kuhn (1922-1996), La structure des révolutions scientifiques, Flammarion, 1983.

On demandait et on demande toujours aux salariés de s'adapter à de nouvelles conditions, elles-mêmes en perpétuel changement. Il faut désormais ainsi s'adapter à l'adaptation. A l'échelle mondiale, c'est d'un *global burn-out* qu'il s'agit¹¹ (11).

S'ajoute à ce mal être, un sentiment de *solastalgie*, de détresse causée par la perte ou l'absence de consolation, de mal du pays dans son propre pays, lorsque celui-ci est dévasté¹² (12).

Entre notre mode de vie et ses effets néfastes, l'antagonisme est profond. Il est perçu comme un combat entre deux acteurs, l'économie et l'écologie, alors qu'il s'agit de cause et d'effet. Le syndrome écologique n'est pas un acteur, c'est un effet.

Réchauffement climatique et pollution physico-chimique généralisée sont des effets *boomerang* de notre mode de production thermo-industrielle. En est-il de même pour l'apparition de ce virus ? Serait-elle un effet *boomerang* supplémentaire, tardif, de notre mode de vie et de conquête, d'autant plus redoutable que tardif ?

2. Origines et causalités

Position du problème. Le caractère singulier de cette pandémie, de par sa fulgurance temporelle et sa globalité spatiale, demande à ce que ses origines, mêmes les plus lointaines, soient recherchées et bien identifiées. Il paraît évident que l'emprise humaine sur la « nature » est en cause (empreinte écologique sur la biosphère et la lithosphère), en liaison avec les développements conjoints de la démographie et de la production économique.

Si le recul temporel est inexistant pour prendre la mesure de la pandémie comme événement, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de s'intéresser à ses origines et à ses causes. Car nous disposons ici d'un recul de 2 siècles, dont les 50 dernières années ont été particulièrement riches comme sources d'informations écologiques, économiques, politiques et autres. La décennie 1970, tout particulièrement, a été celle d'une large prise de conscience de la situation, alors déjà fortement compromise malgré le manque de visibilité dû à des quantités de dégâts encore très limités. Cette décennie a été celle d'une contestation de fond et surtout de la prise d'une série de décisions qui ont marqué ces 50 années et qui pèsent encore plus fortement aujourd'hui sur les possibilités réelles d'action. En bref, c'est la décennie où l'adaptation a été choisie (actions sur les effets) au détriment de l'atténuation (actions sur les causes).

Pourtant, avec le rapport Meadows de l'année 1972, il était devenu clair que l'adaptation conduirait à des impasses catastrophiques, et c'est encore l'adaptation qui est promue de nos jours comme moyen essentiel de verdissement des politiques économiques.

Le rapport Meadows a montré que la structure d'une démographie et celle d'un capitalisme industriel étaient semblables, qu'elles interagissaient entre elles positivement (se renforçant mutuellement). Malheureusement, ce point n'a pas été suffisamment développé, ni repris pendant des décennies.

Dans ce qui suit, on va décrire ces structures, insister sur la dimension « physique » du capitalisme industriel (i.e. économie réelle), pour enfin dégager quelques déterminants fondamentaux qui aideront à l'anticipation.

Question de méthode. On pourrait donc appliquer la méthode inductive afin de remonter de proche en proche la chaîne de causalités jusqu'aux origines. C'est ce qui s'est fait et qui a fait perdre un

11 Pascal Chabot, *Global Burn-out*, puf, 2013.

12 Glen Albrecht, *Les émotions de la terre – des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Les Liens qui Libèrent, 2019.

temps précieux aux écologues. Un seul exemple pour le montrer : mettant en cause notre mode de raisonnement, une bonne question (inductive) à se poser n'était pas : « Quelles peuvent bien être les causes du réchauffement climatique ? », mais aurait dû être : « Quelles peuvent être les conséquences de la combustion quotidienne de 100 millions de barils de pétrole ? », question de forme déductive. Un quart de siècle a été perdu !

Pourtant, Spinoza nous avait bien montré le chemin. Jusqu'à lui, la théologie était partie de l'homme pour arriver à Dieu, un Dieu évidemment anthropomorphique. Spinoza a choisi de partir de « Dieu, c'est-à-dire la Nature », pour composer son *Éthique*¹³ (13). Simple question de méthode ! Alors, repartons du commencement.

Structure de la démographie

Auto-reproduction d'une espèce. L'auto-reproduction caractérise toute espèce vivante. La variation de sa quantité de population dépend entre autres des deux taux de naissance et de décès (taux exprimés en pourcentage annuel de la population). Quels que soient ces taux, la forme de leur évolution est exponentielle.

Les espèces existantes sont celles dont le taux de reproduction est largement supérieur à celui qui correspondrait à un juste équilibre, car nombre d'aléas font varier les taux de décès dans des proportions qui peuvent être très dommageables pour la survie d'une espèce : prédateurs dans les chaînes trophiques, phénomènes naturels, conflits, guerres, maladies, disettes, famines. Les taux de reproduction doivent être suffisants pour reconstituer des quantités de populations à des niveaux bien supérieurs, nécessaires à leur pérennité/survie et ceci dans des délais rapides.

Transition démographique. Chez l'homme, final prédateur, les facteurs limitants se réduisent aux guerres, aux famines et aux épidémies, les événements naturels ne jouant qu'un rôle limité, secondaire, car toujours locaux.

Avec la transition démographique en cours, plus ou moins avancée selon les régions du monde, et consécutive à la réduction de la mortalité infantile (ce qui a entraîné une augmentation du nombre d'individus en âge de se reproduire) puis à l'allongement de la durée moyenne de vie, les causes de limitation des populations sont devenues insuffisantes. Le volontariat s'est donc invité. Les familles nombreuses ne sont plus culturellement valorisées, au moins dans les pays riches. Les moyens utilisés sont l'avortement chirurgical ou chimique ainsi que la contraception : ils proviennent de nos connaissances scientifiques.

Après stabilisation d'une transition démographique, son résultat est toujours un changement de niveau. A l'échelle mondiale, nous en sommes à un décuplement.

Notons que les prévisions pour 2100 d'une population mondiale s'élevant à 10 milliards d'habitants viennent d'être révisées à la baisse à hauteur de 8,8 milliards par l'ONU.

Structure du capitalisme industriel

Autoreproductibilité d'un capital. Sa structure autopoïétique est rigoureusement la même que celle d'une démographie¹⁴ (14). L'outil de production s'auto-reproduit au rythme résultant entre taux d'investissement et taux d'amortissement (dépréciation). La production mécanique ayant remplacé la force musculaire dans des proportions de quelques centaines en termes de puissance, sa limitation principale est celle qui correspond à la famine chez l'homme : la restriction en énergie. Comme jusqu'à présent l'énergie a toujours été disponible pour « alimenter » les machines, la forme de développement est celle d'une croissance également exponentielle. D'ailleurs, les PIB sont

13 Spinoza, *Éthique*, Traduction Robert Misrahi, Éditions de l'éclat, 1993-2005.

14 Les limites à la croissance (dans un monde fini), le rapport Meadows 30 après, *écopoche*, 2004-2017.

rigoureusement proportionnels aux quantités d'énergies absorbées par la production (quels que soient les secteurs d'activité).

Cette économie bien « réelle » possède sa contrepartie financière en reflet sous forme d'actifs/passifs et de charges/produits¹⁵ (15).

Ainsi, la *croissance* économique est une « propriété », un attribut, une résultante fondamentale de la structure capitaliste, ainsi que sa forme exponentielle que l'on peut sans abus qualifier de « naturelle ». Le principe d'*accumulation* marxiste du capital est consécutif à la croissance, il n'est pas fondamental.

Néocapitalisme financier secondaire. Il faut ajouter à ce qui précède et pour être plus complet l'incidence des technologies numériques. Les entreprises, à partir des années 1980, ont rapidement intégré ces technologies, à commencer par la comptabilité, puis par la gestion de production. La division internationale de la production s'est accélérée avec les modes de gestion intégrés des systèmes qualité et du JAT (Juste-à-temps). Tandis qu'auparavant la profitabilité de l'entreprise reposait principalement sur le chiffre d'affaires, l'accélération de la rotation des fonds de roulement a ajouté à sa rentabilité. Le schéma dit de « Dupont de Nemours » illustre bien ce nouveau levier. Ceci a dégagé des capitaux et c'est ainsi qu'un nouveau capitalisme financier s'est surajouté au capitalisme industriel. Au niveau global, la sanction a été ce qui a été appelé le « Consensus de Washington » des années 1990 (somme de règlements internationaux).

Ajoutons également que les économies, pour croître, ont besoin d'intégrer des projets de plus en plus conséquents, des grands travaux, difficiles à financer avec des seuls capitaux privés. Les états sont donc sollicités. Ils se contentaient jusqu'alors de réguler une économie libérale, ils sont désormais intégrés dans une économie néolibérale, à cette même époque.

Dans ce mouvement, « notre » capitalisme occidental conduit à appauvrir des états débiteurs et endettés et enrichir des créanciers privés.

Quelles que soient les propriétaires des outils de production, publics ou privés, l'arbre de la forme de la propriété ne doit pas cacher la forêt d'un capital réel physique, autoreproducteur, alimenté en tous lieux par une énergie bon marché¹⁶ (16).

La croissance est une propriété de la structure. Quel que soit le régime politique, autoritaire ou démocratique, quel que soit le mode de propriété, privé ou public, la structure du capitalisme demeure toujours la même, sa Raison est la *croissance*. C'est cette structure universelle qui permet à la mondialisation d'être le facteur commun, en les condamnant à croître, de toutes les économies du monde.

Ainsi et contrairement à ce dont on est la plupart du temps convaincus, la *croissance* n'est en rien le fait d'une idéologie capitaliste, ce n'est qu'un des aspects de sa « nature structurelle ». Les luttes contre le capitalisme, si elles ne portent pas sur ses principes mêmes, et réduites à leur seul aspect politique, sont par conséquent inefficaces voire inutiles.

Capitalisme et démographie, frère et sœur jumeaux, même génétique

15 Les plans comptables et les conventions légales qui font des actionnaires les décideurs uniques obligent implicitement à ce que la croissance soit l'objectif généralisé des entreprises dans un contexte de concurrence. N'est-ce pas plutôt la structure autopoïétique du capital physique qui a conduit à ce que le plan comptable en soit le modèle ?

16 Pour que la production se pérennise, les produits de consommation doivent être détruits rapidement. Ce n'est pas le cas de l'un de ses produits, que constitue l'immobilier, capital improductif par nature sauf financièrement, et sauf s'il fait partie d'actifs industriels.

Les structures démographiques et capitalistes étant identiques, elles se sont d'autant plus facilement renforcées mutuellement, elles ont interagi positivement. Nous sommes en présence d'un tétragramme *nourriture – population – énergie – capital*. Le produit de l'une sert d'aliment à l'autre. L'outil de production agricole a permis à l'agriculture de se développer intensivement. Les populations bien alimentées se sont reproduites à des taux souvent à deux chiffres. La demande consumériste a favorisé la production de tous types de bien consommables ou d'équipements ménagers ainsi que des biens immobiliers, si bien que l'outil industriel a pu s'auto-reproduire au rythme qu'autorisait la disponibilité d'énergie et l'imagination des hommes.

Quelle est la responsabilité de la Technologie ?

Début du développement et de l'utilisation d'énergies non renouvelables. Un peu d'histoire nous aidera certainement à éclairer ces questions.

Le 17^{ème} siècle, avec Galilée et Francis Bacon, a révolutionné la science en ce sens qu'il a réuni la méthode d'observation à la méthode expérimentale, les a associées à la méthode inductive et au calcul modélisateur.

Les applications des sciences se sont développées à grande vitesse, elles ont donné lieu à l'idée de « progrès », soutenue par une philosophie positiviste s'éloignant de l'humanisme originel de la Renaissance.

Les sources d'énergie nécessaires aux applications scientifiques ont été le bois (source d'énergie renouvelable tant que sa limite biogéochimique d'exploitation n'est pas dépassée), la force du vent, la force de l'eau.

Cela a suffi pour qu'une industrie se développe, que des usines se montent, qu'un capitalisme industriel se crée avec la dureté que l'on connaît.

L'humanité possède donc la brève expérience d'une économie capitaliste basée sur des énergies renouvelables mais faiblement intenses.

S'il n'avait pas été fait appel au charbon, le bois se faisant rare, l'économie aurait stagné, cependant le développement ne se serait pas arrêté pour autant, il aurait davantage porté sur du qualitatif.

A partir de quand fallait-il domestiquer le capitalisme industriel ?

Avant le recours au charbon

Niveau 1 : la force musculaire humaine permettait de fabriquer des outils, des machines, des moulins à eau et à vent, des forges, de soulever des charges (cage d'écureuil)...

N2 : la force animale assurait les transports, le fonctionnement de norias, de machines à battre le blé...

N3 : la combustion du bois a permis l'utilisation de machines à vapeur, entraînant des métiers à tisser, des véhicules (fardier de Cugnot), de faire la cuisine et de se chauffer...

→ la seule biomasse utilisée par les occidentaux a permis de fournir *per capita* environ 5000 kWh par an. Actuellement la moyenne mondiale *per capita* est de l'ordre de 20 000 kWh/an.

Avec le recours au charbon

N4 : développement du rail, de l'industrie chimique (milieu du 19^{ème} siècle).

→ C'est la première grande faute écologique qui déclenche le Réchauffement Climatique, minimisée à l'époque..

Avec le recours au pétrole au début du 20^{ème} siècle

N5 : Moteur à combustion interne et voitures particulières, réseaux de distribution d'électricité.

N6 : Explosion de l'industrie chimique par emploi des hydrocarbures, matières plastiques, engrais azotés...

→ C'est la deuxième grande faute écologique qui permet à la population mondiale de disposer *per capita* de 20 000 kWh/an, qui entraîne pollution chimique, déchets plastiques, et accélère le Réchauffement Climatique puis consécutivement son Changement, effets minimisés à l'époque.

N7 : révolution numérique, extraction de métaux rares et terres rares, émettrice de déchets.
 → C'est la troisième grande faute écologique, car la révolution numérique repose toujours sur des énergies fossiles non renouvelables. Ses effets ne sont pas pris en considération.

Si l'on cessait sans préavis, toutes choses égales par ailleurs, d'utiliser les énergies non renouvelables, tout en se limitant aux renouvelables et à la biomasse, le facteur de réduction moyen per capita serait de 4, soit inférieur à 4 pour les pays pauvres et très supérieur à 4 pour les pays riches. C'est dire que le facteur énergétique prévaut largement sur toute idéologie, lorsqu'on sait que les PIB sont directement proportionnels aux consommations énergétiques !

Des progrès quantitatifs auraient eu lieu dans le domaine du vent et de l'eau, mais comme le charbon, énergie fortement intense, a pris le relais des premières, faiblement intenses, celles-ci ont tout simplement été abandonnées. Les rares et vieux moulins à marée et à vent en ruine ou restaurés sont passés dans le camp de la nostalgie poétique et folklorique¹⁷ (17).

Croissance économique résultante. On connaît la suite : une croissance économique exponentielle doublée d'une explosion démographique sans précédent.

Chiffres du PIB par pays de 1500 à nos jours (millions \$, en \$ de 1990)								
	1500	1600	1700	1820	1913	1950	1998	2006
France	10 912	15 559	21 180	38 434	144 489	220 492	1 150 080	2 039 000
Royaume-Uni	2 815	6 007	10 709	36 232	224 718	347 850	1 108 668	2 111 000
Allemagne	8 112	12 432	13 410	38 434	237 332	265 354	1 150 080	2 616 000
Etats-Uni	800	600	527	12 548	517 383	1 455 916	7 394 598	13 201 000
Japon	7 700	9 620	15 390	20 739	71 653	160 966	2 581 576	4 131 000
Chine	61 800	96 000	82 800	228 600	241 344	239 903	3 873 252	10 048 000
Inde	60 500	74 250	90 750	111 417	204 241	222 222	1 702 712	4 247 000

Source : www.theworldeconomy.org

Rien qu'en France, de 1700 à 1950, l'économie a connu une augmentation d'un facteur 10 (en monnaie constante), suivie par une seconde explosion encore plus rapide d'un facteur 10 de 1950 à nos jours. Il en est de même pour la consommation d'énergie, l'aliment de l'outil de production. Les dégâts écologiques consécutifs à cette croissance ont fait l'objet d'une prise de conscience au cours de la décennie 1970, mais l'adaptation comme action sur les effets a été choisie au détriment de l'atténuation comme action sur les causes¹⁸ (18).

La réalité du pouvoir économique

L'économique empiète sur le politique. La puissance économique a pour origine l'énorme capacité « alimentaire » que lui donne l'accès technologique à des ressources énergétiques fortement intenses, abondantes et bon marché.

Cette puissance économique, exprimée en terme de *pouvoir*, est devenue telle que son emprise réduit le domaine politique à l'état de subalterne, quel que soit le régime politique considéré.

En termes de systémique, le sous-système économique des sociétés est devenu plus que l'État dans l'État, comme c'est parfois le cas dans de grandes administrations, il a atteint un tel degré

17 Au charbon fossile ce sont ajoutés ultérieurement les hydrocarbures (pétrole et gaz).

18 Romain Felli, La grande adaptation – climat, capitalisme et catastrophe, Seuil, 2016. Lorsqu'un système s'adapte à son environnement, en s'adaptant, il modifie son environnement. Lorsque la capacité d'adaptation devient inférieure à la vitesse de modification de l'environnement, le système en crise ne peut que s'effondrer. cf. Jean-Louis Lemoine, La théorie du système général – théorie de la modélisation, www.mcxapc.org, 1977-1994.

d'autonomie, il s'est tellement *différencié fonctionnellement* de l'ensemble du système social que par *perdifférenciation*, il est devenu auto-référentiel¹⁹ (19).

Ce déséquilibre conduit évidemment à des dysfonctionnements, politiques, culturels, sociologiques, etc. Les « inégalités » sociales²⁰ (20) en sont la conséquence directe, la justice est impactée. On peut même distinguer dans le capitalisme industriel, selon Theodor Adorno, un « totalitarisme mou »²¹ (21).

Le pouvoir économique a aussi instrumentalisé l'information. La propagande et la publicité sont devenues des applications de la psychologie. Le nazisme a su les employer efficacement²² (22).

Le rôle des médias

Aujourd'hui,

« ... l'Histoire nous enseigne que la sphère médiatique a beaucoup changé et influence terriblement le traitement des événements. En 1969, les médias étaient encore pour beaucoup sous le contrôle de l'État. Comme on ne pouvait pas arrêter la maladie on n'en parlait quasiment pas. Et la vie continuait tant bien que mal. A l'ère des chaînes d'information continue et des médias sociaux on ne parle plus que de la maladie, du traitement sanitaire, politique, économique²³ (23).

L'utopie d'une économie « hors sol »

Couplage entre économie réelle et économie financière. L'économie réelle, c'est quand les machines transforment la matière, mécaniquement, chimiquement, thermiquement, ce sont des déplacements, c'est de la sueur, des accidents du travail, de la tension et de la concentration, du temps donné.

Les économistes et les politiques ne voient pas toujours à quel point l'économie financière (abstraite mais non moins réelle) peut être reliée à l'économie réelle. Elles sont les deux faces d'une même médaille, les attributs d'une même substance (corps et mental spinoziste).

Couplage entre économie réelle et écologie. Cependant et comme l'économie réelle a toujours été couplée à l'écologie réelle par ses effets, et bien malgré cela, des économistes rêveurs sont persuadés que l'on pourrait les désaccoupler, comme si une économie pouvait se passer de sa dimension concrète, comme si une machine pouvait fonctionner sans énergie !

C'est ainsi que récemment, au niveau européen, le pacte vert présenté par Ursula von der Leyen, présidente de la Commission européenne, le 11 décembre 2019, annonçait « une nouvelle stratégie de croissance qui vise à transformer l'UE en une société juste et prospère dans laquelle la croissance économique sera *dissociée* de l'utilisation des ressources. »

C'est vraiment se méprendre sur la structure du capitalisme industriel.

Après et malgré plus de deux siècles de croissance, l'utopie de la *dématérialisation* de l'économie reste incrustée dans les esprits religieux de nombreux économistes. Ils ne voient pas non plus que la transition dite énergétique et numérique conduit à surexploiter à grands frais (en énergie fossile) des

19 Niklas Luhmann, Politique et complexité, humanités cerf, 1987-1999.

20 Thomas Piketty, Le capital au XXIème siècle, Seuil, 2013.

21 Valérie Charolles, Le libéralisme contre le capitalisme, Fayard, 2006.

22 Edward Bernays, Crystallizing public opinion, New York, Kessinger, 2004 (1re éd. 1923). Propaganda : *Comment manipuler l'opinion en démocratie* (trad. Oristelle Bonis,), Paris, Zones / La Découverte, 2007 (1^{re} éd. 1928).

23 Olivier Becht, déjà cité.

sources de métaux et de terres rares, remplaçant ainsi une pollution²⁴ (24) par une autre plus insidieuse encore²⁵ (25).

Les métaux sont recherchés pour leurs propriétés mécaniques, électriques, chimiques, catalytiques, optiques, et même énergétiques comme c'est le cas pour l'uranium.
Depuis l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance, 7 métaux étaient utilisés pour la construction. Au cours du 20^{ème} siècle, on en utilisera une dizaine, à des fins de résistance mécanique et de conductibilité électrique. Dans les années 1970 on en utilisera une vingtaine, puis, de nos jours, la quasi-totalité des éléments chimiques est exploitée pour leur semi-conductivité.

Une certaine idée du capitalisme

Curieux hommes qui inconditionnellement cherchent ainsi à s'émanciper des lois biophysiques et qui dans le même temps croient fanatiquement aux « lois » économiques qu'ils ont eux-mêmes élaborées !²⁶ (26)

Des échecs de toutes sortes. Aussi de nombreux philosophes ont questionné ce capitalisme industriel, à grands renforts de politique et de principes éthiques, rarement de données écologiques. Ils ont essayé de comprendre pourquoi le consommateur était devenu l'instrument du système. C'est que pour s'auto-reproduire le capital a besoin de transformer son aliment, l'énergie, en produit de consommation destructible (immédiate ou différée).

En physiologie, les aliments que nous consommons ne sont-ils pas transformés en énergie nécessaire au « travail », à l'activité quotidienne de recherche et d'approvisionnement de nouveaux aliments ?

Quel que soit l'angle sous lequel on aborde sérieusement le procès de l'économie, on tombe toujours sur celui de la prépondérance de l'énergie.

Reposons alors la question : pourquoi, dans le domaine économique et sachant les risques écologiques encourus allant jusqu'à la mise en cause de la survie de l'humanité, la réponse se fait-elle attendre ?

Pourquoi ne pouvons-nous pas stabiliser l'économie, comme nous sommes en passe de réussir à stabiliser la démographie ?

Le capital comme idée. Certes la nature même du techno-capitalisme ne l'y facilite pas. Sa structure logique est de croître, comme toute espèce vivante. Le capitalisme est de même vivant, autant que des idées peuvent être vivantes et circuler toutes seules, en grande indépendance²⁷ (27). Si le capitalisme est une structure fonctionnelle, c'est aussi une idée et à ce titre ne nous étonnons pas qu'il soit facile de l'idéologiser, de l'idéaliser, de l'idolâtrer.

24 L'impossible dépollution. Les rejets de nos combustions, les déchets de nos productions (effluents), sont le résultat des *extractions* de combustibles fossiles, de minéraux, et de leur transformation. Les pollutions correspondent au passage d'un déséquilibre thermodynamique ordonné à un équilibre désordonné (entropie). Une dépollution est une remise en ordre, nécessitant de grandes quantités d'énergie. Le coût de traitement des déchets de la plupart des produits est tel (intégré ou non au processus de production) que les produits ne seraient pas rentables économiquement. S'ouvre un immense champ de recherche dans le domaine des matériaux biodégradables, un défi pour les industries chimiques.

25 Guillaume Pitron, La guerre des métaux rares – la face cachée de la transition énergétique et numérique, préface d'Hubert Védrine, Les Liens qui Libèrent, 2019.

26 Jacques Généreux, Les vraies lois de l'économie, 2 tomes, Seuil, 2001-2002.

27 Edgar Morin, La méthode 4 – Les idées – leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation, Seuil, 1991.

3. Perspectives

Si les origines et les causes de la crise contemporaine étaient bien celles qui viennent d'être décrites, est-il pour autant possible de les extrapoler et de dresser un tableau de ce qui nous attend ? On ne peut enfermer la liberté des générations montantes dans des schémas qui ne feraient que projeter un déterminisme de principe. En revanche, et *parce que* cette crise possède des dimensions écologiques, donc *physiques*, il est permis, à partir de tendances lourdes, de décrire les conditions dans lesquelles les hommes auront à trouver les réponses politiques adéquates et, s'ils ne trouvent pas ses réponses, de décrire les conditions qu'ils auront cette fois à subir.

Des essayistes de plus en plus nombreux s'emploient à imaginer des réponses possibles. On en montrera deux exemples, des plus extrêmes qui soient.

Les *transhumanistes*, d'un côté, considèrent que l'imagination humaine est sans limite. On pourrait changer la génétique afin que les corps puissent s'adapter aux pires conditions climatiques, chimiques et autres. On pourrait essaimer dans l'univers et conquérir des exoplanètes non encore polluées par nos productions. Ainsi, la science aura raison des conséquences néfastes de ses applications.

Il suffit alors de créer et d'innover à des rythmes de plus en plus rapides pour garder de l'avance sur les effets pervers de nos « solutions » technologiques. Notons qu'à plus petite échelle, c'est ce que nous faisons depuis 50 ans. Par franchissement d'un mur du son écologique, les transhumanistes nous invitent en même temps à nous arracher de nos attaches biophysiques.

A un autre extrême, d'autres essayistes rejettent toute position *hors sol*. L'homme n'est qu'un pauvre animal enfermé dans sa peau biologique. Comme cela s'est déjà produit, mais désormais à grande échelle, l'avenir de l'humanité, c'est son effondrement civilisationnel associé à une réduction de complexité et à une raréfaction énergétique. Cet effondrement est d'ailleurs en cours, plus ou moins marqué selon les domaines concernés (biodiversité, changement climatique, etc.) et les lieux.

Pour les futurologues qui défendent cette option, un renouveau ne peut se produire « qu'après » un effondrement total.

Les deux positions extrêmes qui viennent d'être évoquées ne se trouvent pas sur le même plan logique où plus il y aurait de l'une et moins il y aurait de l'autre.

Paradoxalement, la première se veut scientifique mais renie la physique tandis que la seconde qui veut s'appuyer sur la physique refuse néanmoins à l'homme la chance d'une issue honorable car il serait déjà trop tard. Quand tout s'effondre, se sauve qui peut.

Il ne peut y avoir d'entre deux, seulement autre chose. Et pourquoi pas une recomposition, mieux, une *déconstruction*, au sens heideggerien et derridien du terme.

Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde.

Citation apocryphe d'Albert Camus.

Pour qualifier le processus en cours, le terme « effondrement » évoque la soudaineté d'un écroulement complet et dont la suite est une disparition. Appliqué à l'Île de Pâques ou à la civilisation inca, il convient parfaitement.

Le terme « crise » est très chargé politiquement. Il y a crise lorsque le monde dans lequel on vit est dépassé mais qu'il n'a pas encore été remplacé par le monde à venir. Voici la définition qu'en a donnée Gramsci :

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde est lent à apparaître, et c'est dans ce clair-obscur que surgissent les monstres. »

Il ne reflète que faiblement la réalité, même sous forme de « crise majeure ».

Le terme « déconstruction » nous vient de Heidegger (1927, Être et Temps) et a trouvé son succès avec Jacques Derrida en 1967 (De la grammatologie), appliqué à l'analyse de textes et de contextes.

En français, le mot « déconstruction » apparaît pour la première fois dans la philosophie française en 1955, sous la plume de G. Granel traduisant le texte de Heidegger « Contribution à la question de l'être ». Granel choisit « déconstruction pour traduire *Abbau* qu'il différencie de « destruction » pour traduire *Zerstreuung*.²⁸ (28)

En bref, une « dé-construction » est un terme associant *dé*-struction et re-*construction*.

Appliqué à ce qu'il est convenu d'appeler la « crise » globale (écologique, systémique, climatique), le terme de « déconstruction » paraît mieux convenir : le monde, tel qu'il est, ne sera plus, mais un autre le remplacera *progressivement*.

Sans termes convenables, comment peut-on se représenter la réalité ? C'est ce que les grecs n'ont cessé de faire : créer des mots/concepts, dont beaucoup nous sont encore bien utiles aujourd'hui.

Comment pourrait-on stabiliser l'économie ?

Dès les débuts de la révolution industrielle, et l'intuition aidant, on pressentait que ce grand bouleversement ne serait pas durable. Jusqu'alors les mouvements de l'histoire n'avaient cessé de se succéder, aux seuls rythmes des politiques, et sur fond d'économies stagnantes.

Conditions d'une stabilisation de l'économie. Adam Smith (1723-1790), contemporain de l'âge des Lumières, considérait impossible une croissance continue. Il pensait que l'économie atteindrait une asymptote dans les deux siècles qui suivraient son époque.

Puis, John Stuart Mill (1806-1873), au milieu du 19^{ème} siècle, en plein développement du capitalisme industriel, soucieux et interrogatif à propos du même sujet, considérait possible une économie *stationnaire* car il ne voyait pas où tout ce qu'il voyait autour de lui allait mener ni comment un tel développement pourrait se poursuivre indéfiniment.

Cette *économie stationnaire* consistait en une production constante et une croissance démographique modérée, conduisant à une exploitation aussi modérée des ressources naturelles.

En 1972, c'est le rapport Meadows commandé par le Club de Rome²⁹ (29) qui reprend cette idée d'économie stationnaire, connue sous le vocable apparu plus tard de développement durable.

Différents scénarios ont été simulés, portant sur la variation de 6 paramètres : la population, les ressources, la pollution, la nourriture, la production de services, la production industrielle.

Plusieurs de ces scénarios étaient viables d'un triple point de vue écologique, économique et social. L'un de ces scénarios, *business as usual*, correspondait aux données réelles. Depuis, c'est le *business as usual* qui a prévalu dans l'économie réelle.

En 2012, cette étude a été reprise par l'australien Graham Turner³⁰ (30). Dans ses conclusions, il pensait qu'un effondrement économique dû à une déplétion (raréfaction) des ressources fossiles associée à des rendements et des taux de retour énergétiques décroissants avait plus de probabilité de se produire qu'un emballement climatique, et si l'on compte seulement en années.

28 Note 1, page 20, Jacques Derrida, une introduction. Marc Goldschmit. La découverte. 2003.

29 The limits to growth, Donella Meadows, Dennis Meadows, Jorgen Randers, William Behrens, A potomac Associated book, Universe books, 1972.

30 Turner Graham M. 2012, 'On the cusp of global collapse? Updated comparison of the Limits to Growth with historical data', *GAIA – Ecological Perspectives for Science and Society*, 21, pp.116-124.

La question se pose à nouveau aujourd'hui. Laissera-t-on dépasser encore davantage, au rythme d'un *business as usual*, toutes les limites biogéochimiques déjà bien affaiblies, jusqu'à ce qu'il s'ensuive un effondrement incontrôlable et généralisé ? Ou bien organisera-t-on la sobriété consumériste et productiviste, moyennant un désinvestissement judicieux³¹ (31) ?

Contrôlera-t-on enfin l'économie, comme on a contrôlé la démographie ? Ne venons-nous pas de faire volontairement une pause de production pour sauver quelques précieuses vies humaines de la pandémie ?

Les valeurs manquantes à un changement. Rappelons que la transition démographique a été rendue possible pour les deux raisons que sont 1) des moyens technologiques, 2) des changements de valeurs.

Ce grand changement (où le besoin de changement l'emporte sur la peur du changement) s'est opéré parce que dans le bilan avantages-inconvénients, les avantages l'ont emporté (dans le cadre de valeurs nouvelles).

Qu'en est-il alors de l'économie ?

1) Les solutions et moyens technologiques existent-ils ? Oui : énergies renouvelables, isolation des bâtiments, transports en commun, permaculture, CCS³² (32), circularités, surgénérateurs.

2) les valeurs nécessaires à ces changements existent-elles ? Oui, mais elles ne se sont pas encore généralisées. Les avantages à changer ne l'emportent pas encore dans les esprits sur les inconvénients et surtout la *temporalité* exerce ses droits, quand le petit avantage présent l'emporte sur le gros inconvénient à venir³³ (33). La crainte est de lâcher la proie pour l'ombre. Il faut un déclencheur de changement de plan afin que le *plan écologique* devienne la nouvelle source d'enchantement, que les décisions prises par chacun et tous passent désormais par l'aune de l'écologie, que chacun prenne ses décisions en fonction de ce qu'il se représente que les autres feront. Ce déclencheur pourrait être politique, il consisterait à fixer des objectifs à moyen terme, à *planifier*. Tout le monde suivrait, car beaucoup sont prêts à suivre. L'adaptation ne peut servir indéfiniment d'objectif.

Les effets de la pandémie pourraient aussi constituer à eux seuls un déclencheur d'interaction spéculaire.

Alors se solidifierait le nouveau plan de consistance qu'est le *plan écologique*.

Malheureusement, la compétition entre Chine et USA pour la suprématie technologique, comme par exemple la 5-G, est telle que le court terme capitaliste poursuit sa domination ici et là.

Croissance ou décroissance ?

Depuis la décennie 1970, des écologistes, adeptes d'une écologie profonde (deep ecology), prônent la solution politique de la décroissance économique. Ils se sont évidemment heurtés aux partisans d'une croissance continue, nécessaire à la satisfaction des besoins d'une population mondiale en expansion numérique.

Ni les premiers, ni les seconds ne tiennent compte de la nature réelle du capitalisme industriel. Malgré les apparences, la croissance (exprimée *per capita*), marque le pas depuis les chocs pétroliers de la décennie 1970. Par ignorance ou intérêt, les solutions qui éviteraient une

31 De nombreux projets sont à l'étude. Pour n'en citer que deux: le premier, où figurent Dominique Bourg et Pablo Servigne : <https://www.terrestres.org/2020/04/30/propositions-pour-un-retour-sur-terre> et le second, le projet européen Shift <https://decarbonizeurope.org/> où figure Jean-Marc Jancovici.

32 Carbone Capture and Storage, Séquestration géologique du dioxyde de carbone.

33 Et surtout lorsque les avantages individuels l'emportent sur les inconvénients collectifs et réciproquement.

décroissance proche, brutale, et respectueuse des recommandations du GIEC, ne sont pas appliquées³⁴ (34).

Le temps n'est plus celui du choix entre croissance et décroissance. Malgré les professions de foi, c'est la décroissance économique qui à l'avenir va guider les politiques. L'alternative se situe entre décroissance subie ou décroissance organisée.

Malgré l'augmentation encore actuelle de la démographie, la décélération des taux de croissance démographique augure de sa diminution à moyen terme.

Pour qu'elle se réalise, il a fallu que la transition démographique en cours résulte de l'évolution du système de (quelques) valeurs des populations concernées, et du support de la technologie.

La mise en œuvre de la décroissance va demander dans le domaine de l'économie la même exigence d'évolution des valeurs correspondantes. Plus qu'une simple transition, c'est d'une véritable conversion qu'il va s'agir, car la totalité des catégories d'activité humaines se trouvent concernées, à savoir :

- les interactions entre les sociétés et leur environnement, i.e. l'écologie en général et en totalité ;
- l'organisation des sociétés, politique, économique ;
- les modes de subsistance et de travail, de production ;
- les relations hommes-femmes ;
- les territoires, leurs configurations et attributions ;
- les cycles et rythmes de vie, les rapports entre générations ;
- le mode d'acquisition des connaissances ;
- les modes de déplacement, d'exploitation des ressources naturelles³⁵ (35).

L'économique, le social et l'écologique ne paraissent aujourd'hui incompatibles que parce qu'ils ne marchent pas au même pas.

Accepter et utiliser les lois physiques c'est se rendre plus libres. Nous commençons à voir ici ou là des innovateurs qui s'appuyant sur les connaissances et savoir-faire écologiques se font une place enviable en économie (ex : permaculture...).

4. Conclusions

L'impossible atténuation

En quoi consisterait un « reconditionnement » planétaire tel que les conditions de transmission de virus à l'homme soient réduites à très peu ?

Le recours à l'atténuation (actions sur les causes) exigerait un éloignement des zones occupées par l'homme du monde sauvage : restitution et reconstruction des milieux naturels, réduction drastique de l'étendue des zones conquises par l'homme. Pour ce faire, seule une relaxation biologique d'un facteur de l'ordre de 10 serait efficace. Autrement dit, réduction à environ 1 à 2 milliards d'habitants comme dans les années 1950. chiffre impossible à atteindre avant 2 siècles. L'atténuation radicale est dorénavant impossible.

Reste l'adaptation qui pourrait porter quelques fruits ; mise en place de protocoles universels de détection de nouveaux virus, prophylaxie adaptée. En cas de nouvelle émergence virale, protocole de blocage de la contagion ; arrêt immédiat des transports transcontinentaux.

34 Le cas de l'Allemagne est typique, qui recourt au charbon pour produire son électricité !

35 Edward T. Hall, *Le langage silencieux*, Editions du Seuil, 1959.

La « défense » qui en anthropologie fait partie des catégories d'activités humaines générales, a beaucoup porté sur les risques de menaces internationales, mais aussi sur les risques de pathologie (médecine, recherche, etc.). Aujourd'hui, alors que côté militarisation, les défenses se veulent innovantes, les défenses contre les pathologies émergentes sont inadaptées à nos modes de vie. Il en est de même pour le réchauffement climatique où tout reste à faire.

Période repère

Un événement dont tout le monde se souviendra. Chacun se souvient sans doute de ce qu'il faisait, où il se trouvait, lorsque le 11 septembre 2001 les tours jumelles ont été abattues. Ce genre d'événement sert de repère, même si les personnes directement touchées furent très peu nombreuses à l'échelle de la planète.

Avec la pandémie, c'est le monde entier qui est concerné. Selon les lieux, les hommes auront en tête des dates partant de décembre 2019. Le nom même de Covid-19 rappellera pendant des décennies, voire des siècles, que 2019 fut l'amorce d'un changement causé par cette pandémie, mouvement peut-être pas immédiat mais néanmoins profond.

A la première personne du singulier, il y a nous tous. Il y a ceux, vieux ou fragiles qui se sont terrés. Ceux, touchés directement, qui ne pourront témoigner. Il y a ceux qui durent assurer la continuité alimentaire de la société. Il y a ceux qui ont assumé à bout de bras la robustesse du *plan sanitaire*. Il y a les étudiants cloîtrés et sérieux qui en deux mois ont assimilé une année de cours, les décrocheurs du secondaire dont les enseignants ont bien du mal à retrouver les traces. Puis les chômeurs involontaires reclus comme garde d'enfants. Bref, tellement de cas particuliers que les États, les préfectures et les communes s'empêchent à organiser un retour à la normale à grands coups de décrets. *Ordre – désordre – interaction – organisation*, le tétragramme morinien est bien opérant³⁶ (36).

Dans ces moments d'isolement, il y a eu des expériences de travail de groupes restreints, en particulier dans les hôpitaux. Chacun a tenu bon pour que les autres ne lâchent pas, l'estime de soi, la solidarité ont bien fonctionné, malgré les risques pris à cause de protections souvent insuffisantes. De semblables schémas se sont présentés dans bien d'autres domaines de la vie sociale et économique, même si les médias les ont ignorés.

Passage au collectif. C'est à la première personne du pluriel que dorénavant vont se conjuguer les forces puissantes qui structureront, bon gré mal gré, l'avenir du monde. Les contradictions, les antagonismes, les divergences, dans un grand mouvement dialectique, vont se résoudre, au prix de souffrances, de douleurs, de dégâts, de réussite et d'espairs.

Quelle direction prendre ?

Directement à cause de la raréfaction énergétique, de la pollution grandissante et des autres dégâts infligés à la planète (extinction biologique, réchauffement climatique), les villes vont se dépeupler et leurs habitants migreront vers les campagnes pour y cultiver les terres (exode urbain) ; le capital industriel et à sa suite le capital financier seront limités par la disponibilité en énergies faiblement intenses ; les répartitions de la production/consommation entre local et global tendront vers de nouveaux équilibres ; l'habitabilité de la planète sera fortement compromise selon les régions et les populations devront décroître y compris dans les pays industrialisés (réduction de l'empreinte écologique).

36 Edgar Morin, Introduction à la pensée complexe, Seuil essais, 1990-2005.

Ces changements ne se feront pas sans heurts, ils imposeront une réduction inéluctable des inégalités sociales, une transformation des modes de production, des modes de vie et des modes de pensée.

Émergence du plan écologique. Le *structuralisme fonctionnel* modélise parfaitement la façon dont le capitalisme industriel et la démographie se comportent, au sein d'une société en mal de vision d'avenir.

L'heure du déconfinement a sonné la reprise. Alors, chacun s'évertue à rattraper non pas le temps qui aurait été perdu, mais les heures de travail perdues, les profits perdus. Le plan de consistance économique s'essouffle. Les plus âpres à la reconquête de leurs positions seront les plus rapides à s'approcher des bords du gouffre qui se forme et les premiers à y succomber. Vers le milieu de la longue file qui s'y dirige et qui s'allonge derrière eux, nombreux sont ceux qui ralentissent le pas car leur foi en une croissance perpétuelle a été ébranlée par cet épisode pandémique.

Ils sentent bien que le plan économique perd de son pouvoir d'attraction, de sa crédibilité. Ils sont entr'ouverts et presque disponibles, et dans l'attente d'un ordre de mobilisation, ils continuent à suivre, en traînant le mouvement.

A l'arrière, certains ont déjà fait demi-tour, aspirés qu'ils sont par un *plan écologique* qui ne peut que gagner en puissance.

Dès les premiers tressaillements de la crise énergétique en gestation, des premiers soubresauts de la contraction économique, très nombreux sont ceux qui ne pourront freiner leur élan et tomberont dans le gouffre.

Le plan écologique se cristallisera, le plan économique adaptera son pas à un rythme qui dépendra de la façon dont soit on maîtrisera, soit on subira la déplétion énergétique.

Moins d'avions voleront, moins de bateaux de croisière vogueront, moins d'automobiles circuleront, moins de tracteurs écorcheront la terre, si bien que cette première grande pandémie pourrait être aussi bien la dernière.

Souhaitons alors que pour une (première) fois, les morts de cette « guerre » contre le virus ne soient pas morts pour rien³⁷ (37).

Paradoxe de notre condition. Alors que les effets de la surexploitation des ressources naturelles se font durement sentir (épisodes météorologiques extrêmes, dégradations et pollutions de toutes sortes, empreintes écologiques hors limites, épidémies, etc.), l'absence de prise en compte radicale des lois de la biologie et de la physique serait due à ce que l'homme, au cours de l'évolution, n'aurait été programmé génétiquement que pour réagir à des dangers strictement immédiats.

Pourtant, c'est la seule espèce capable de différer un plaisir immédiat pour une plus grande satisfaction même incertaine. Son essence est de bâtir des projets et de les réaliser, d'investir dans l'avenir. Aujourd'hui son investissement doit s'ancrer dans des valeurs nouvelles, en harmonie avec les déterminants écologiques. Paradoxalement, c'est en désinvestissant le présent qu'il pourra le mieux s'investir dans l'avenir. Pour survivre, il devra se dépouiller.

oOo

Georges Bazanté
septembre 2020

37 Gaston Bouthoul, Sauver la guerre – lettre aux futurs survivants, Grasset, 1961.